L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 25 JUILLET 1892. 65ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 25 JUILLET 1892.

Gutter & Donnet,
Propriétaires Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
EDITION QUOTIDIENNE.

Prix	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, aux prix ci-dessous.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

L'empereur d'Allemagne et M. de Bismarck.

Le Times du 9 juillet, nous apprend que le *Moniteur officiel* de l'empire allemand, le *Reichsanzeiger*, a publié, le 7, un document curieux. C'est—dit notre confrère de Paris—un rescrit daté du 23 mai 1890, où Guillaume II fait régler par M. de Caprivi les relations du gouvernement et de ses agents avec M. de Bismarck.

Au mois de mai 1890, le prince Bismarck avait quitté le pouvoir depuis deux mois à peine, et, dans l'amertume de sa chute, il s'était répandu en plaintes, en récriminations et même en menaces peu déguisées.

"Le roi me reverra," avait-il dit à ses fidèles, en soulignant ce mot : *le roi*, lorsqu'il était sorti de l'hôtel de la Wilhemstrasse. Puis étaient venus les journalistes, et M. de Bismarck, qui, tout puissant, ne les estimait guère, s'était soudain fait leur ami et les prenait pour confidents — des confidents bien indiscrets.

A ce moment, irrité aussi et froissé de cette attitude qui, à ses yeux, était une révolte, l'empereur donna l'ordre à M. de Caprivi d'adresser à tous ses représentants diplomatiques à l'étranger la circulaire dont le *Moniteur officiel* nous apporte, après deux années, le texte complet et authentique.

Ce document, M. de Caprivi l'a signé, mais on risquerait peu de se tromper en affirmant que ce n'est pas lui qui l'a rédigé. Ou du moins il n'a pu l'écrire que sous la dictée de l'empereur.

On y sent vibrer, en effet, quelque contenu, l'accent très personnel que toute l'Europe connaît à cette heure. Le ton calme et mesuré du style, comme avec une pointe de hauteur, n'est qu'apparent et laisse deviner l'effort, comme il laisse deviner aussi le tremblement de la voix ou de la main. Il y a dans ce recrit quelque chose de nerveux et presque de fébrichant et de sifflant. C'est un souverain qui parle d'un sujet à d'autres sujets; mais comment n'y méprendrait-on? Auguste n'est pas près de pardonner à Cinna.

Vainement M. de Caprivi ou l'empereur Guillaume II s'évertuent-ils à distinguer. Ils veulent voir et montrer au peuple deux Bismarck : l'un cause les quel "le gouvernement est pénétré de méconnaissance", qui est "un grand homme d'Etat", qui a rendu "des services immortels"; l'autre, qu'on s'abstient de qualifier, mais que l'on a reproussé et que l'on condamne, qui s'occupe à remplir la presse, "d'assertions sans valeur réelle."

Si encore, au moyen de la presse, il n'exhalait que son dépit et sa rancune, s'il ne touchait qu'à "la politique intérieure" et ne provoquait que "des incidents de personnes" par respect pour ce qui a été, on garderait quand même le silence. Mais voilà maintenant qu'il ouvre à des reporters étrangers son portefeuille de premier ministre et qu'il émet "des opinions" sur la politique étrangère.

Il est vrai, l'empereur souligne le mot dédaigneusement, que ce ne sont là que "des opinions" et encore, des opinions *subjectives*", c'est-à-dire exclusivement propres, exclusivement personnelles au prince Bismarck et au second prince Bismarck, au Bismarck d'aujourd'hui, non plus au Bismarck d'autrefois, non plus "au grand homme d'Etat" qui a rendu "des services immortels" et envers qui le gouvernement et le peye, l'empereur et l'empire, demeurent "pénétrés de reconnaissance".

Tel est l'esprit et telle est à peu près la lettre du rescrit impérial du 23 mai 1890. Au fond, il ne nous apprend rien qu'on ne sût positivement déjà, mais c'est la confirmation officielle, solennelle, impériale, de tout ce que l'on croyait savoir.

Reste le procédé, le fait même de sa publication dans le *Reichsanzeiger*. Il est certain que cette publication est plus désobligeante et plus déplaisante que ne l'était la circulaire elle-même sous sa forme confidentielle d'instruction aux ambassadeurs. Moins que personne, sans doute, M. de Bismarck serait fondé à s'en indigner. C'est un de ses coups qu'on lui emprunte, et, s'il avait repris son sang-froid, le fameux maître d'escrime politique devrait convenir que ce n'est pas trop mal tiré.

Le Moniteur public, en outre, le texte d'un autre document, celui de la dépêche qu'a reçu le prince Reuss, au propos du récent mariage du comte Herbert de Bismarck. "Le prince Reuss s'en tiendra aux politesses d'usage", mais il acquiesce toute invitation, et il donnera à M. de Kalnoky communication de ce télégramme; en d'autres termes, il priverait M. de Kalnoky de décliner, lui aussi, toute invitation.

Quant au reste, et c'est le principal :

Ils ne qui concerne le bruit d'un rapprochement de l'empereur et du prince Bismarck, il manque, pour que cet événement puisse se réaliser, une condition indispensable, à savoir, une première démarche de la part du prince. Mais, dans le cas même où une démarche de ce genre serait faite, le rapprochement ne pourrait jamais aller assez loin pour que l'opinion publique pût avoir le droit de supposer que l'ancien chancelier aurait de nouveau acquis une influence sur la marche des affaires.

Voilà donc M. de Bismarck dûment réprimandé et dûment averti. Une réconciliation, soit; l'empereur y consentira, mais à condition que le chancelier déchu fasse les premiers pas, et une réconciliation purement privée.

L'ancien prince Bismarck, "le Bismarck d'autrefois," est définitivement écarté des affaires publiques. Qu'il s'en aille à Friedrichsruh et s'y enfermer dans ses souvenirs, l'oreille bourdonnante des chants qu'il vient d'entendre en traversant l'Allemagne : "Comment pourrais-je t'oublier !" Qu'il parcoure ces vastes forêts, mais et de son vivant légendaire, comme un moderne Arminius, lorsque la Barberousse qui ne meurt pas dans l'imagination des foules.

Mais "le roi" ne le reverra plus. M. de Bismarck n'est plus rien qu'une vieille gloire. Et c'est tout justement à quoi il ne sait pas se résigner.

La récente élection académique, en France, rappelle à Rastignac, de l'*Illustration*, cet épisode des visites de Lescoët :

Il arrive chez Emile Augier. Un domestique l'introduit et va demander à son maître s'il peut le recevoir.

—Quelle est cette personne? fait l'auteur de *la Ciguë*.

—C'est un monsieur, mais je ne l'ai pas vu encore ici.

—Comment est-il? Son nom?

—Il ne me l'a pas dit.... C'est un monsieur habillé en Turc!

Emile Augier se rend dans son antichambre et reconnaît.... le père Lacordaire en costume de dominicain!

Coquille extraite d'un journal normand :

"L'année s'annonçait bonne : les pommiers étaient couverts de boutons. Mais les froids tardif, etc...."

Pommiers pour pommiers, probablement.

Cotine est envoyé chez la pharmacien pour commander une potion.

Son maître, qui a besoin de lui, sait-gnan qu'on ne le fasse trop attendre, lui recommande bien :

—Si on ne te demande qu'un quart d'heure, tu attendras; sinon, tu reviendras tout de suite.

Pas d'instante après, Cotine est de retour.

—Je suis revenu, déclare l'aimable idiot; on ne me demandait pas un quart d'heure, on voulait me faire attendre dix minutes!

Dans la rue :

—Dans pour pour un pauvre aveugle, que [illegible] aveugle? mais vous n'êtes que bossu!

—Ah bien! je me dépêche qu'il soit.

FEUILLETON.

Mère et Martyre.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

TROISIÈME PARTIE.

LE MENSONGE DE LA TOMBE.

(Suite.)

Mais avant de le parcourir, Madeleine ferma les yeux et se recueillit.

Ainsi, c'était de lui, ces lignes....

De lui, le grand, l'unique amour de sa jeunesse.....

Il avait assisté à ces débats honteux, à ces accusations infâmes, à ces témoignages menteurs, mais si pâlot.

Les aurait-il crus?...

Madeleine n'en avait-elle pas été souillée, à ses yeux, amoindrie, diminuée?....

Non, puisqu'il l'avait abordée tout à l'heure en lui disant :

—Je vous vénère!....

Il était resté si impassible, cependant!....

Souvent, elle l'avait regardé, essayant de puiser en lui un peu de courage.

Sur son visage, plus immobile qu'un marbre indien, elle n'avait jamais pu déchiffrer la moindre impression.

Elle leva le missal à la hauteur de ses yeux et, à la lueur du jour tombant, elle déchiffra les lignes suivantes :

"Vous doutez-vous, Madeleine, à quel degré cet infâme dévouée me torturent et me désespèrent?....

"Pas au point de vue de mon affection et de mon estime pour vous!.....

"Dieu m'est témoin que je ne vous ai jamais autant vénérée, autant adorée....

"Quelle vie a dû être la vôtre, chère sainte victime du plus pur, du plus grand dévouement filial!.....

"Mais comme vous avez dû souffrir encore!....

"Et je suis là, muet, impuissant, ne pouvant ni vous défendre, ni même m'indiguer.

"Une chose m'est permise, cependant, c'est de dire tout haut, avant même les plaidoiries, demain, si vous daignez m'y autoriser, que je vous ai offert mon nom et que vous l'avez accepté.

"Mon père et moi sommes connus dans l'Inde; notre maison de commerce est aujourd'hui l'une des plus considérables du monde entier; quant à notre nom de droiture et d'honneur, l'Inde, l'Asie, l'Angleterre même, répondront qu'il est des premiers.

"Sans parler de mon amour pour vous, Madeleine, de cet amour fleuri en mon cœur aux premiers jours de ma jeunesse, alors que je vous ai vue pour la première fois, de cet amour que les années infinies ont décapité au lieu de l'affaiblir, ne croyez vous pas que ma résolution arrêtée de me marier avec vous, dès que défendre serait chose libre, est la meilleure des réponses à ceux qui osent vous calomnier.

"Envoyez-le moi donc, en consentement, amie vénérée et adorée, envoyez-le moi et demain le pays entier saura que le comte de Clavières a le droit de vous défendre autant que de vous aimer.

"A vous pour la vie,

"RICHARD DE CLAVIÈRES."

Une flamme monta à la joue pâle de Madeleine.

—Quelle réponse à leur faire à tous, en effet!.... murmura-t-elle.

Plus bas, elle ajouta :

—Il ne croit pas tout ce qu'on débite sur mon compte.... Mon Dieu, soyez béni!

Elle tomba dans de profondes rêveries.

Il n'était pas venu la voir avec Charles et Raymond Sintély, pour ne pas la compromettre, elle l'avait bien compris.

Il ne voulait pas qu'on cherchant, en remontant dans le passé, on retrouvât l'histoire de leur amour dans l'Inde.

Et cependant ils avaient sacrifié jadis cet amour au devoir.... Oui, c'était vrai....

Mais qui le croirait?....

Ne le soulierait on pas, ce sentiment si pur?.....

Et chose aussi grave, ne dirait-on pas qu'elle avait appris la mort de Parvati et qu'elle avait empoisonné son mari pour recouvrer en liberté pendant que Richard reprenait la sienne?

Mais c'était sa perte, cela, sa perte absolue.

Richard, dans son entousiasme de dévouement, pour avoir le droit de la défendre, oublîait ou méconnaissait ces graves raisons!....

Et puis se fils, dont il ne lui parlait pas!....

Il ne l'aimait donc pas, cette pauvre petite?

Il était possible qu'avec son caractère absolu, il ne vît en elle que la fille de son rival, de celui auquel Madeleine avait appartenu....

Il parlait bien du dévouement filial de Madeleine!....

Oui on dit ces choses, mais toujours on souffre du fait accompli, on ne l'oublie pas....

Et si Madeleine était trop aimée pour avoir à pâtir de cette situation, ce serait Léone qui, détestée par Richard, en porterait tout le poids.

Non, non, la prisonnière avait trop le sentiment de ses devoirs pour admettre cela.

Elle avait été enlevée de voir Richard arriver de si loin pour la défendre. Aux battements profonds de son cœur, elle avait compris que son amour à elle était bien toujours le même, vivace, absolu, ardent, comme jadis à Ceylan.

Mais qu'était la plus exclusive passion à côté de son devoir maternel, pour cette femme qui n'avait jamais pensé à elle, à en satisfaction ou à son bonheur?....

Ne se devait-elle pas à Léone, d'abord, rien qu'à elle?

Madeleine ne doutait pas le moins du monde que Jeannie ne fît à ses côtés, la soignant, ne la quittant pas, la gardant avec cette vigilance jalouse qu'elle lui connaissait....

Mais néanmoins rien ne saurait dire à quel point il lui tardait de prendre l'enfant des mains de la vicomtesse,

Oh! non, elle avait trop souffert de cette séparation!....

Jamais plus elle ne quitterait sa fille!

Elle l'élèverait elle-même; elle lui enseignerait tout ce qu'elle devait savoir; certient à être bonne, bonne....donne et forte, énergique et dévouée....

Toute la science ne se résume-t-elle pas à ces choses-là, pour la femme?....

Afin de mener à bien cette tâche, avait-elle trop de toute sa vie?....

Surtout, surtout pour que Léone oublât plus tard que c'était par son père que Madeleine innocente avait autant souffert; pour qu'elle lui pardonnât cette inexcusable faiblesse de l'avoir accusée sans preuves, la marquise ne devait-elle pas lui prodiguer tous les efforts de son intelligence, tous les trésors de son cœur?....

—Non, dit-elle, sa résolution prise, je dois renoncer à Richard.... J'ai ma fille.... Rien ne saurait exister à côté d'elle, me partager serait un crime.

Elle toucha à peine aux aliments qui lui furent apportés.

Du bout des lèvres seulement, elle avala quelques gouttes de café; puis, lorsque tous les bruits de la prison se furent éteints, que la surveillante fut partie, elle s'assit devant une petite table où il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire, et sur du papier assez fin pour qu'il pût tenir dans son gant, et de là, passer dans la main de Richard, elle traça les lignes suivantes :

"Ami très cher,

"Oui, votre voyage m'a touchée jusqu'au fond de l'âme et m'a fait un moment croire que Dieu se lassait de m'éprouver puisqu'il vous envoyait vers moi.

"Pourquoi le nierais-je?

"En mon cœur, les mêmes sentiments d'autrefois subsistent, inaltérables et profonds.

Votre affection est de celles qui résistent à tout, tant elle est pure, droite, immortelle.

"Oui immatérielle, et elle le restera en dépit de la preuve d'estime que vous me donnez; de la proposition que vous me faites de porter votre nom.

"Ce rêve de ma vie désenchantée ne se réalisera pas.

"Mon pauvre Richard, je brise votre cœur, je le sais, mais je sais aussi que vous êtes fait pour me comprendre.

"Une fois déjà, le devoir seul nous a séparés : votre père avait contracté une dette, vous avez dû la payer....

"Aujourd'hui, Richard, ce qui nous sépare, c'est mon pauvre ange, ma fille, Léone, qui n'a plus que moi sur terre.

"Plus son père a été coupable envers moi, plus je dois me consacrer à elle, sans que j'aie le droit de lui voler la moindre parcelle de mon cœur.

"Pardonnez-moi, et en repartant seul pour ce pays où j'aurais tant voulu vivre et mourir, dites vous que la plus malheureux de nous deux n'est pas vous....

"MADELEINE."

Le lendemain, Richard s'étant de nouveau trouvé sur le passage de la prisonnière, le papier finement roulé passa de la main de la marquise dans celle de M. de Clavières, ainsi que la veille il avait suivi la même route en sens inverse.

Une fois seul, l'Indien en prit connaissance.

—Toujours l'abnégation et le devoir incarnés, dit-il attendri.

Mais cette fois-ci va, mon adorée, rien ne nous séparera, et tu seras mienne.

Ce jour-là, on entendit les chimistes, les experts, les médecins qui avaient fait l'autopsie et l'analyse du corps ou des viscères du corps.

Une question préoccupait beaucoup tout le monde.

Comment avait-on pu, en dehors de Madeleine, se procurer cette fève de Calabar, à peu près impossible à acheter dans cette proportion, et sans une ordonnance de médecin?....

Clément, appelé de nouveau à la barre, affirma que jamais il n'avait vu entre les mains de son maître ni les clefs de la vitrine de Mauvezin, ni la moindre parcelle de poison rapporté de nos colonies par le baron de Bram.

—Mais cependant, lui fut-il demandé, les statuettes d'ivoire, les griffes de tigre et divers autres objets ont bien passé de Mauvezin à la Roche Morte, positivement apportés par M. de Cypières?

—Par monsieur, non, mais bien par Mme la marquise, laquelle tenait à ces choses comme à des souvenirs de son père.

Rien ne put le faire sortir de là.

Enfin, les témoins à décharge furent entendus.

Raymond le premier.

Tout le monde pensait que son tour viendrait avant les chimistes, ayant seul soigné M. de Cypières durant sa dernière maladie.

On se trompait, sa qualité de parent très rapproché de Madeleine l'avait fait assigner tout de suite avant son frère.

Il donna tous les détails de la maladie.

—Avez-vous cru à un empoisonnement? lui demanda-t-on.

Franchement, il répondit :

—Tout d'abord, oui; c'est même la première idée qui me fut venue. Mais je me suis dit que j'étais fou, que, dans une famille honorable comme celle de M. de Cypières, cette chose-là était impossible.

—Vous avez assisté à l'accusation que le marquis dès les premiers jours a portée contre sa femme?

—Oui, j'étais là, et je peux dire que j'ai vu le doute se formuler et grandir dans l'esprit de M. de Cypières. Mais ce que j'ai vu aussi, c'est la netteté des réponses de ma cousine, ne comprenant rien au soupçon de son mari; ce que j'ai vu surtout ce sont ces yeux si honnêtes dans lesquels pas un nuage, pas une hésitation, pas une terreur n'a passé; c'est sa physionomie si calme, si naïve même, sur laquelle pas un trouble ne s'est montré.

—Vous aimez beaucoup Mme de Cypières?

—Autant qu'on peut aimer une sœur.

—Vous ne l'avez pas toujours aimée ainsi?

—Peut-être que si, mais j'ai cru en effet l'aimer autrement.

Elle représentait pour moi, elle représente encore, aujourd'hui la perfection humaine; je croyais que le bonheur était avec elle, j'ai demandé à ma tante, qui m'a servi de mère, de me la donner pour femme.

Ma cousine n'a pas accepté ma main. Et, tout doucement, tout simplement, l'affection fraternelle de ce doute notre enfance est revenue dans mon cœur, au point qu'actuellement des projets de mariage sont en train pour moi; que j'aime de toute mon âme celle qui a bien voulu me distinguer; et que je me demande si vraiment j'ai aimé ma cousine autrement qu'en frère.

Cette déclaration franche, nette, sans réticence, où la vérité était dite telle qu'elle s'était produite, avec le beau regard droit que l'on sait, ouvert bien largement, cette déclaration impressionna tout le monde.

—Continuez, dit le président. M. de Cypières vous a accusé dans une lettre d'être le complice de sa femme, et c'est pour cela que vous avez été arrêté. Vous avez bénéficié d'une ordonnance de nonlieu.

—Et d'une ordonnance rédigée dans des termes peu ordinaires, dit Me Aubry de sa voix claire. Au lieu de rendre simplement la liberté à Sintély, comme cela se pratique d'habitude, son honorabilité y est hautement reconnue, et il s'y trouve presque des excuses sur la déplorable erreur dont il a été victime.

—Oh! des excuses..... marmotte le procureur général.

—Je vais la lire, dit Me Aubry, MM. les jurés apprécieront.

Et de son accent ferme et net, il la lut, en effet, matériellement bien nette, faisant ressortir les expressions flatteuses.

—Ça ne peut pas être plus complet, je pense, dit-il en terminant.

Pas un juré qui ne fût de cet avis, cela se voyait à l'expression de leur visage.

—Mais M. de Cypières m'a accusé, dit aussitôt Raymond, parce qu'avec la terrible maladie de fois dont il était atteint, il lui fallait constamment et toujours soupçonner tout le monde autour de lui.

C'est, du reste, un fait scientifique que l'hépatite rend hypocondriaque, malheureux, inquiet, injuste, jaloux.

Or, M. de Cypières avait ces défauts au premier chef.

De plus, nous n'étions pas toujours d'accord. Comme médecin, j'étais obligé de lui résister, de le contrarier perpétuellement. Comme parent, mon âge me faisait un devoir de me taire, mais quand il me demandait mon avis, il l'avait, tel que je le présentais.... ce n'était pas toujours flatteur pour lui.

—A quel point de vue?.....

—Il martyrisait ma cousine, tout en l'adorant.

—Raymond!.... supplia Madeleine.

Sintély ne parut pas l'entendre; il continua :

—Après nos discussions, M. de Cypières gardait contre moi des accès d'irritation extrême.

—Alors que faisiez-vous?

—Je ne remettais plus les pieds chez lui, et je le suppliais d'envoyer chercher un autre médecin.

—Ce qu'il accomplissait?....

—Jamais. Il paraissait avoir très grande confiance en mon savoir médical; dans tous les cas, je vous garantis que j'avais son estime pleine et entière.

—Revenons à l'affaire. A quel moment les premiers soupçons vous sont-ils venus?

—Dès la première prise.

—Qu'avez-vous fait pour consolider votre diagnostic?

—J'ai à peine quitté mon malade.... Il affirmait avoir vu une femme qu'il prenait pour ma cousine lui donner à boire pendant la nuit.

Les souffrances étaient vennes aussitôt après avoir avalé ce breuvage.

M. de Cypières à cette période de sa maladie n'avait plus de fièvre, et par tempérament il n'était pas sujet aux hallucinations. Or, s'il a-t-il vu une femme, c'est qu'il en était vraiment vu et véritablement dans sa chambre.

Mais cette femme avait la tête enveloppée d'une mantille.

Dans l'ombre de la vaste pièce à peine éclairée d'une veilleuse, il n'avait pas vu son traits....

Se voir.... il ne l'avait pas distinguée davantage.

"—Est-ce vous, Madeleine? avait-il demandé.

Très-bas, la femme voilée avait répondu :

—Oui, c'est moi, buvez!....

Et rien n'avait pas produit autre chose.

—Comment avez-vous eu détails?... demanda le président.

—Ah! lorsque M. de Cypières, convaincu qu'il était trompé en accusant Madeleine et sûr que ce n'était pas sa femme, l'apparition mystérieuse de cette nuit fatale, chercharit qui pouvait être son empoisonneuse, il me les a assez dits et redits.

—Vous êtes le seul auquel il ait fait ces confidences?....

—Il les a faites aussi à mon frère, et il lui a dit de plus ce que, malheureusement, il ne m'a pas confié à moi....

—Quel doute?

—Ce nom qu'il avait enfin appris. Mais mon frère est prêtre, et le secret sacré de la confession clôt ses lèvres.

Pour moi, persuadé que ma cousine n'était pas coupable, mais sûr aussi que M. de Cypières n'avait pas rêvé, je me consolerai instalité au chevet de son lit, décidé à surprendre l'empoisonneuse.

—A vos ordres, répond l'

—La première nuit, je n'ai pas close une minute mes paupières, et rien ne s'est passé. Mais le jour, j'ai vaqué à mes occupations de médecin, j'avais précisément beaucoup de malades à ce moment-là; je me suis exténué de fatigue; j'ai eu le tort de ne pas me reposer et dormir dans la journée.

Le soir venu, j'ai recommencé ma veillée auprès de M. de Cypières.

Un sommeil irrésistible m'a pris sur moi.

J'étais placé tout contre son lit; j'ai le sommeil naturellement très léger, mes yeux, malgré tous mes efforts, se fermant, je me suis laissé aller en me disant : Placé comme je le suis, si n'importe quoi se produit, je serai vite debout.

—Alors vous avez dormi?

—Très peu, mais si peu que ce soit cependant, j'ai eu le sentiment, au bout d'un certain temps, que quelqu'un venait d'entrer dans la chambre et me frôlait.

Dans la vaste salle on eût entendu une araignée tisser sa toile.

Cette parole chaude, vibrante, sincère, intéressait tout le monde au suprême point.

Il avait une conviction celui-là, et il la disait :

Pour un rien même il eût nommé celle qu'il accusait, cela se sentait.....

La question était de savoir s'il avait vu juste, si son imagination ardente, comme celle de tous les fils du soleil, ne lui avait pas, à lui aussi, montré, à la place de la réalité, quelque fantôme éphémère.

Quant à sa sincérité, personne n'en doutait.

Suspendu à ses lèvres, chacun buvait ses paroles.

Il continuait :

—Sous l'empire de cette intuition, j'ai voulu me réveiller, j'ai essayé de me secouer, d'ouvrir les yeux... Mais je suis jeune; chez les hommes de mon âge, la nature a d'impérieux besoins, la réparation des forces par le sommeil est peut-être le premier de tous. Au bout de quelques minutes seulement, ma volonté a triomphé, et je suis parvenu à me mettre debout.

La chambre était déserte.

Dans son lit, derrière son rideau de velours, ab-bas entre la veilleuse et lui, mon malade était immobile.

J'ai aussitôt relevé ce rideau, je l'ai regardé.

Il avait les yeux fermés, mais au coin de sa bouche, une imperceptible goutte de liquide disait qu'il venait de boire.

J'ai soulevé le couvercle de la veilleuse.... elle était aux trois quarts vide.....

En même temps, un bruit légèr frappa mes oreilles.....

J'ai écouté.....

Dans le cabinet de toilette, on parlait très bas, mais on parlait. J'en sais abir comme de jour qui nous éclaire.

Je me suis rapproché, avec la conviction soudaine que je venais de perdre un temps précieux, irréparable...

Je ne me trompais pas.

Quand je franchis le seuil de la pièce, le cabinet de toilette était vide, mais la portière donnant sur le corridor tremblait encore; quelqu'un venait de sortir.

Je me trompe en disant que ce cabinet de toilette était vide. Clément Gaube, qui n'y tenait d'ordinaire quand il n'était pas dans la chambre du marquis, était assis sur un divan les yeux fixes et arrondis, en proie à une terreur de fou, regardant la porte du corridor.

—Qui était avec vous? demandai-je.

Il hésite, puis farouche me répondit tout à coup :

—Personne.

—Allons donc! Vous causiez avec quelqu'un. J'ai entendu le bruit des paroles.

Avec un aplomb qui revenait il me dit :

—Monsieur le docteur a rêvé.

—Alors pourquoi êtes-vous ainsi relevé sur ce divan, et dans cet extraordinaire état d'exhalation?

Il étant redevenu tout à fait maître de lui.

—Moi, exalté?.... me dit-il très calme. Je dormais; c'est moment de docteur qui m'a éveillé en remuant de l'autre côté. J'étouffais pour savoir si, par ces, mon maître ne m'appelait pas.

Rien n'a pu le tirer de là.

Mais sur mon honneur, sur tout ce qu'un homme peut jurer de cher au monde, je jure que Clément Gaube parlait avec quelqu'un dans le cabinet de toilette, et que ce quelqu'un était l'empoisonneuse qui venait, pour la deuxième fois, de verser la mort à M de Cypières.

Cette déclaration faite avec une conviction absolue fut acceptée sans une ombre d'hésitation par l'auditoire entier.

—Avez-vous analysé le liquide qui restait dans la veilleuse? demanda M. de Rabastens.

—Oui, monsieur le président, mais le poison avait dû être mis dans une tasse quelconque, que l'empoisonneuse avait remportée avec elle, car le liquide qui restait dans la veilleuse, une simple infusion de tilleul éthérisée, était naturel.

—A quelle date cet c'est-il passé? demanda un juré.

—Dans la nuit du 7 au 8 avril.

—Et Mme de Mondragon est arrivée le 10, n'est ce pas, je crois?

—Oui, le 10, dit le procureur général.

La vicomtesse de Mondragon et Clément Gaube assis pas loin l'un de l'autre, aux premiers rangs des témoins déjà entendus, étaient immobiles comme deux statues.

Raine, en proie à une fièvre ardente depuis la veille, n'avait pas paru ce jourlà à l'audience.

—Le lendemain, M. de Cypières a-t-il été plus malade? continua le président.

—Il a eu une crise terrible, mais que nous avons enrayée, répondit Sintély. Il a beaucoup vomi, ce qui l'a soulagé. Or ce soulagement m'a trompé. Devant les affirmations si nettes de Clément, avec ma nature ensemble absolue des soupçons, je me suis dit que j'avais en effet rêvé; qu'un empoisonnement était impossible.... que j'étais fou d'y penser; que l'hépatite du marquis tout simplement revenait sous une forme plus violente....

—Pourquoi n'avoir pas provoqué une consultation?....

—Je l'ai essayé. M. de Cypières a obstinément refusé de voir, auprès de lui, un autre médecin que moi.

—Vous aurez dû passer outre.

—Vous en parlez à votre aise, monsieur le président.

M. de Cypières, même malade, était le maître absolu chez lui; et certainement il eût congédié, et congédié violemment, quiconque eût franchi le seuil de sa porte sans son autorisation; c'est ce été le premier médecin du monde.

—Dites ce que vous savez de la crise finale.

—M. de Cypières allait mieux. Ainsi que je vous l'ai raconté tout à l'heure, les vomissements en expulsant la plus grande partie du poison de son corps l'avaient sauvé.

A part la faiblesse extraordinaire à laquelle il était en proie, nous commencions tous à espérer, lorsque la tentative criminelle s'est produite, et cette fois-ci ça été la bonne.

—Toujours par la fève de Calabar, n'est-ce pas?....du moins, d'après ce qu'ont affirmé les médecins qui ont fait l'autopsie.

—J'en demande pardon à mes collègues, mais en dernier lieu, je crois que l'empoisonneuse a changé la nature du poison.

—Comment cela, et d'après vous, quel serait-il?....

—La mort venait trop lentement à son gré. Puis elle ne connaissait pas les doses, elle l'a nommée. Aussi, la dernière fois, a-t-elle voulu en finir d'un coup, et pour cela, elle a certainement piqué M. de Cypières avec quelque aiguille très fine, dont le bout était trempé dans le curare.

—Avez-vous des preuves de ce que vous avancez.

—Non. Cette idée ne m'est malheureusement venue que dans mes longues heures de solitude et de prévention, alors qu'il m'était impossible de la contrôler.

Mais dans la vitrine de Mauvezin, cette vitrine dont la clef est perdue, il y a un petit pot d'argile contenant également, et à titre de curiosité, ce terrible toxique.

La personne qui s'est introduite à Mauvezin,—une maison à peu près abandonnée,—peut y prendre la fève de Calabar disparue de la vitrine,—à très bien pu, par excès de précaution, tremper une aiguille dans le curare du vase d'argile.

Or, remarquez que M. de Cypières a poussé un cri terrible dès la nuit....

Un cri qui a pu être provoqué par la douleur très vive de cette piqûre.

Remarquez encore que la légende du curare est que la mort est instantanée.

Rabateau, dans son traité célèbre et très complet de la toxicologie, prétend qu'un Indien arrowack, chassant avec un ses compagnons, lança sur un diligo rouge en Roche empoisonnée avec du curare; le flèche manque le singe et vint tomba sur le bras de l'Indien qui l'avait lancée.

Alors celui-ci se couche par terre et dit : "Jamais plus je ne bandrai cet arc." Il n'avait pas achevé de prononcer ces paroles, raconte Rabuteau, qu'il était mort.

L'empoisonneuse de M. de Cypières devait croire à cette rapidité foudroyante du poison, elle y comptait même, et c'est pour cela qu'elle a passé sur le danger immense d'être vue et reconnue par le marquis, en se disant : Il criera, il appellera, mais avant qu'on soit arrivé il sera mort.....

—Cela ne se passe donc pas toujours ainsi? demanda un juré.

—Le curare de l'Amérique du Sud, expliqua aussitôt Raymond, celui qui se voit dans les calebasses, est beaucoup plus foudroyant que celui de l'Inde. D'ailleurs, cela dépend des tempéraments.

On a vu des personnes ne mourir qu'au bout de sept ou huit heures dans le cas de M. de Cypières, ma cousine, en faisant respirer bruitfeillement son mari, a certainement prolongé sa vie.

—Le curare laisse-t-il des traces dans le corps?....

—Aucune, ou tellement légères qu'à l'autopsie il est à peu près impossible de les voir, si on n'est pas prévenu d'avance.

Mais sur quoi cela piqûre ne a-t-il pas constaté?

—D'abord, supposez qu'elle ait été faite à l'endroit où les sinapismes ont été posés, aux jambes, aux pieds, même du côté du foie, elle a très bien pu se dissimuler dans les marbrures de ces sinapismes.

Et même sur la main?.... Comment voulez-vous qu'on ait remarqué une chose si fine et si menue?.... D'ailleurs, pour rechercher par quel poison M. de Cypières était mort, on n'a certainement pas autopsié la main.

Et comme le juge insistait, et voulait savoir sur quoi Raymond se basait pour mettre au avant cette idée qui semblait être vraisemblable, le jeune docteur répondit que c'était sur les symptômes éprouvés par le marquis, lesquels rapprochés des symptômes observés dans les empoisonnements par le curare, étaient les mêmes.

Il décrivit les uns et les autres avec un soin extrême.

Les médecins, rappelés, reconnurent qu'il n'y avait rien d'impossible à ce qu'avançait le docteur Sintély.

Ce fut un triomphe pour lui, et une forte présomption en faveur de l'innocence de Madeleine.

—Comment, en effet, celle-ci eût-elle pu se procurer le curare?....

En allant à Mauvezin?....

Il n'était pas difficile de prouver qu'elle n'avait pas mis les pieds en Cancoupe depuis plus de dix-huit mois.

Il est fallu admettre, après cela, une bien longue préméditation.

Puis, où aurait-elle serré cette dangereuse aiguille empoisonnée, avec un mari aussi tâtillon que M. de Cypières qui cherchait partout, regardait tout, et passait des journées à bouleverser de fond en comble toutes les armoires de la maison?

Bien évidemment, ne se soutenant que par un miracle d'énergie, il prêta le serment d'usage.

—Vous avez vu M. le marquis de Cypières durant sa dernière maladie? lui fut il demandé.

—Oui, monsieur le président.

—Pouvez-vous raconter les confidences qu'il vous a faites?

—Les premières, oui, M. de Cypières m'ayant parlé de ce qui le préoccupait comme à un ami, sans même m'imposer de garder ces choses pour moi.

Pendant la nuit, il avait bu une tasse de tisane à la suite de laquelle les douleurs dont il souffrait s'étaient déclarées.

—Qui accusait il de l'avoir empoisonné?

—Sa femme. Mais il n'avait pas vu son visage, n'avait pas distingué le son de sa voix, et n'avait aucune preuve formelle que ce fut elle.

—Comment admettre vous, après cela, que M. de Cypières, un homme honnête et droit, ait écrit de terrible lettre d'accusation contre la marquise, si sa conviction eût eu des bases aussi légères?

—C'est ce que je lui ai fait observer moi-même. Il je dois ajouter qu'il ne m'a pas faite beaucoup de temps ni de nombreux arguments pour le faire revenir sur son idée.

Je voyais vous nous répéter ces arguments?

—Je me suis contenté de lui montrer le caractère et la vie de ma cousine. J'ai été élevé avec elle. Je la connais depuis en plus extrême jeunesse. Elle est d'une vertu rigide, d'une honnêteté profonde. Pourquoi fût-elle devenue une empoisonneuse?

—Elle s'est mariée sans amour, me disait le marquis. Je suis vieux, elle est jeune.

Et alors, je lui ai répondu la vérité :

"Marie-Madeleine de Bram, à dix-neuf ans, a pris un mari beaucoup plus âgé qu'elle, non pas parce qu'elle l'aimait, mais parce qu'elle savait son père. Elle a pu trouver douloureux le sacrifice de sa jeunesse avant de l'accomplir.

—Peut-être.... Ma cousine ne me l'a jamais confié, mais c'est naturel.

—Seulement, après, quand la chose est devenue un fait réalisé, il a pu arriver que la marquise de Cypières n'a jamais regardé en arrière; pas une minute elle n'a eu regret de ce qu'elle avait fait; de son mari elle n'a constaté si les changements de son honneur, si les impatiences, si les soupçons, si les jalousies, le bienfaiteur de M. de Bram; grâce à lui, mon oncle était mort heureux et honoré; il était vis-à vis d'elle d'une générosité princière. Madeleine avait de ces choses une reconnaissance profonde, une reconnaissance qui couvrait de ses ailes d'or les ombres du tableau, et emplissait en entier son cœur de diamant, sans laisser la plus légère place à d'autres sentiments."

Voilà ce que je pense, ce que j'ai dit à M. de Cypières en toute loyauté, en toute vérité.

—Et il vous a cru?

—Absolument, oui.

—Alors pourquoi n'a-t-il pas détruit la lettre terrible?

—Sa cœur l'avait déjà reçue car je n'ai pas été appelé tout de suite auprès du marquis.

Et comme je lui montrais la gravité de cet acte, accompli par lui dans un moment où la douleur le rendait fou; comme je le suppliais de me donner une rétractation écrite qui annihilât son accusation en cas d'accident, il m'a répondu : "Claire revient aujourd'hui même; je me sens fatigué; ce sera cette lettre et je la détruirai."

—Pourquoi ne l'a-t-il pas alors réclamée à Mme de Mondragon lors de l'arrivée de cette dernière?

Le visage du prêtre parut à cette question se figer dans une immobilité de marbre.

Un cercle noir subitement se creusa sous ses yeux d'azur, son narines légèrement palpitèrent, ses lèvres devinrent toutes blanches.

—A présent, dit-il, je ne sais plus rien.

—Comment plus rien?.... Allons donc!....

—Non, répéta-t-il avec une très grande énergie, je ne sais